

Tout doit disparaître

De Mikaël Ollivier

1. À Mayotte, le jour se lève aussi vite qu'il tombe. C'est finalement un rythme assez simple à comprendre : douze heures de jour, douze heures de nuit, avec de légères variations selon les saisons.

À 5 h 15 le lendemain matin de notre arrivée, j'étais debout, soulagé de voir le jour à travers les rideaux que je me suis empressé de tirer.

Vue imprenable sur le lagon, clamait le site Internet du Baobab. S'il y avait bien la mer en face de la chambre, ce que négligeait de préciser la publicité de la maison d'hôtes, c'est qu'entre le lagon et moi se trouverait une terrasse en béton déglinguée, encombrée de sacs en plastique et de bouteilles vides sur laquelle dormaient deux hommes, deux femmes et cinq enfants. En plein air, en pleine chaleur ou sous les averses torrentielles que je n'allais pas tarder à découvrir, sur des matelas en mousse, exactement sous les fenêtres de ma chambre climatisée. Les voix que j'avais entendues jusque tard dans la nuit avant de trouver enfin le sommeil.

2. Nous avons pris le petit déjeuner sur une terrasse où grimpaient des plantes à fleurs mauves et orange, sur les murs et au plafond de laquelle étaient visibles une bonne dizaine de margouillats, sorte de petits lézards vert tendre aux pattes terminées par des ventouses, qui faisaient exactement les deux petits claquements répétitifs qui m'avaient tant inquiété la veille. Mme Marson, tout en nous servant nos cafés et chocolats chauds, nous a expliqué que la famille qui dormait sous nos fenêtres venait d'Anjouan, l'une des autres îles des Comores dont fait partie Mayotte.

- Ce sont des clandestins, a-t-elle ajouté. Il en arrive tous les jours à Mayotte. Il y a quatre-vingts kilomètres entre ici et leur île. Ils traversent sur des bateaux surchargés qu'on appelle les kwassa-kwassas. Ceux qui ne se sont pas noyés en route ou qui ne se sont pas fait dévorer par les requins se réfugient dans le ghetto où, en général, ils finissent par se faire attraper par la police.

- Mais pourquoi ? j'ai demandé. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

- Accoucher à la maternité de Mamoudzou, chercher un boulot dix fois mieux payé que chez eux... Fuir la misère de leur île !

Tout doit disparaître

De Mikaël Ollivier

1. À Mayotte, le jour se lève aussi vite qu'il tombe. C'est finalement un rythme assez simple à comprendre : douze heures de jour, douze heures de nuit, avec de légères variations selon les saisons.

À 5 h 15 le lendemain matin de notre arrivée, j'étais debout, soulagé de voir le jour à travers les rideaux que je me suis empressé de tirer.

Vue imprenable sur le lagon, clamait le site Internet du Baobab. S'il y avait bien la mer en face de la chambre, ce que négligeait de préciser la publicité de la maison d'hôtes, c'est qu'entre le lagon et moi se trouverait une terrasse en béton déglinguée, encombrée de sacs en plastique et de bouteilles vides sur laquelle dormaient deux hommes, deux femmes et cinq enfants. En plein air, en pleine chaleur ou sous les averses torrentielles que je n'allais pas tarder à découvrir, sur des matelas en mousse, exactement sous les fenêtres de ma chambre climatisée. Les voix que j'avais entendues jusque tard dans la nuit avant de trouver enfin le sommeil.

2. Nous avons pris le petit déjeuner sur une terrasse où grimpaient des plantes à fleurs mauves et orange, sur les murs et au plafond de laquelle étaient visibles une bonne dizaine de margouillats, sorte de petits lézards vert tendre aux pattes terminées par des ventouses, qui faisaient exactement les deux petits claquements répétitifs qui m'avaient tant inquiété la veille. Mme Marson, tout en nous servant nos cafés et chocolats chauds, nous a expliqué que la famille qui dormait sous nos fenêtres venait d'Anjouan, l'une des autres îles des Comores dont fait partie Mayotte.

- Ce sont des clandestins, a-t-elle ajouté. Il en arrive tous les jours à Mayotte. Il y a quatre-vingts kilomètres entre ici et leur île. Ils traversent sur des bateaux surchargés qu'on appelle les kwassa-kwassas. Ceux qui ne se sont pas noyés en route ou qui ne se sont pas fait dévorer par les requins se réfugient dans le ghetto où, en général, ils finissent par se faire attraper par la police.

- Mais pourquoi ? j'ai demandé. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

- Accoucher à la maternité de Mamoudzou, chercher un boulot dix fois mieux payé que chez eux... Fuir la misère de leur île !

3. Je n'en revenais pas. Quand on n'a jamais rien connu d'autre que la métropole et que l'on découvre Mayotte, il est difficile de comprendre que l'on puisse risquer sa vie pour ça.

Ça ? Ce que j'ai vu en sortant pour la première fois du Baobab, de jour, en plein centre de la capitale de l'île, sous un ciel d'un bleu intense : des routes défoncées, des détritrus partout, des maisons de tôles et de torchis, des enfants nus jouant dans des caniveaux, des femmes lavant leur linge dans des ruisseaux pollués, des chiens errants efflanqués... Un bidonville, pour moi qui connaissais si peu le monde.

Mes parents m'ont rejoint dans la rue où, bien qu'il fût à peine 6 heures, la chaleur commençait à m'incommoder. Je me souviens de leur avoir dit aussitôt :

- On va pas rester ici ?

- Mais non, a répondu mon père, tu sais bien qu'on aura notre maison la semaine prochaine !

- À Mayotte, je veux dire ! On peut pas rester à Mayotte !

Mon père avait très bien compris ce que je voulais dire, ce que je ressentais.

- On vient d'arriver, Hugo. Tout ça est très nouveau mais tu vas voir, on va s'habituer...

J'ai regardé ma mère qui n'a rien dit, mais j'ai compris qu'elle n'était pas loin de penser comme moi. Lydie était tout contre elle, accrochée à sa taille.

4. [...] J'avais peur. De quoi ? De l'éloignement, de l'inconnu, de l'obscurité de ce pays, de ses sons, de ses odeurs, de ses insectes dont je croyais deviner l'hostile proximité... J'étais dépaysé, un mot qui prenait tout son sens pour la première fois de ma vie. J'étais loin, trop brusquement loin de chez moi, et pourtant rendu là où devait, pour quatre années, être mon nouveau « chez-moi ».

J'avais la vertigineuse impression d'être au bout du monde.

J'y étais.

3. Je n'en revenais pas. Quand on n'a jamais rien connu d'autre que la métropole et que l'on découvre Mayotte, il est difficile de comprendre que l'on puisse risquer sa vie pour ça.

Ça ? Ce que j'ai vu en sortant pour la première fois du Baobab, de jour, en plein centre de la capitale de l'île, sous un ciel d'un bleu intense : des routes défoncées, des détritrus partout, des maisons de tôles et de torchis, des enfants nus jouant dans des caniveaux, des femmes lavant leur linge dans des ruisseaux pollués, des chiens errants efflanqués... Un bidonville, pour moi qui connaissais si peu le monde.

Mes parents m'ont rejoint dans la rue où, bien qu'il fût à peine 6 heures, la chaleur commençait à m'incommoder. Je me souviens de leur avoir dit aussitôt :

- On va pas rester ici ?

- Mais non, a répondu mon père, tu sais bien qu'on aura notre maison la semaine prochaine !

- À Mayotte, je veux dire ! On peut pas rester à Mayotte !

Mon père avait très bien compris ce que je voulais dire, ce que je ressentais.

- On vient d'arriver, Hugo. Tout ça est très nouveau mais tu vas voir, on va s'habituer...

J'ai regardé ma mère qui n'a rien dit, mais j'ai compris qu'elle n'était pas loin de penser comme moi. Lydie était tout contre elle, accrochée à sa taille.

4. [...] J'avais peur. De quoi ? De l'éloignement, de l'inconnu, de l'obscurité de ce pays, de ses sons, de ses odeurs, de ses insectes dont je croyais deviner l'hostile proximité... J'étais dépaysé, un mot qui prenait tout son sens pour la première fois de ma vie. J'étais loin, trop brusquement loin de chez moi, et pourtant rendu là où devait, pour quatre années, être mon nouveau « chez-moi ».

J'avais la vertigineuse impression d'être au bout du monde.

J'y étais.

5. [...] Je crois que nous avons senti une forme de soulagement quand, quelques jours avant Noël, l'avion a décollé du tarmac de Pamandzi. Pour la première fois depuis un an et demi, nous allions quitter l'océan Indien. Nous retournions à la maison, en métropole, en hiver.

[...] Un gouffre s'était creusé entre mes amis et moi.

Je comptais beaucoup sur ces retrouvailles, et j'étais terriblement impatient de revoir Baptiste et Nico. Mais la vie avait poursuivi son chemin, et si nous nous étions quittés les meilleurs amis du monde, à la vie à la mort, nous nous retrouvions des presque-étrangers sans un souvenir en commun depuis un an et demi, qui avions quitté l'enfance pour l'adolescence en empruntant des chemins différents.

Sans doute étais-je revenu « au pays » comme un héros, persuadé que les copains d'avant n'avaient pas cessé de penser à moi, le grand aventurier parti vivre au bout du monde. Certainement avais-je espéré qu'ils allaient me bombarder de questions sur Mayotte, ma vie là-bas, les baleines, les insectes, les baobabs. Mais Baptiste et Nico avaient simplement continué leur vie pendant ce temps, et se moquaient tout autant de Mayotte qu'avant mon départ ! Ils n'étaient pas plus curieux de ce que j'avais vécu depuis que nous nous étions quittés que moi de leur propre existence durant cette année et demie à Béthune. Et très vite, nous n'avons plus su quoi nous dire.

J'avais perdu le fil de la vie métropolitaine. Je ne connaissais plus le nom des héros de séries télé à la mode, celui des groupes qui faisaient fureur... Je ne connaissais pas les codes qui avaient remplacé ceux du temps où je vivais à Béthune, la manière de s'habiller, de se coiffer ou même de se dire bonjour en s'effleurant les mains puis en se cognant les poings l'un contre l'autre. Je n'étais pas un collégien d'ici.

5. [...] Je crois que nous avons senti une forme de soulagement quand, quelques jours avant Noël, l'avion a décollé du tarmac de Pamandzi. Pour la première fois depuis un an et demi, nous allions quitter l'océan Indien. Nous retournions à la maison, en métropole, en hiver.

[...] Un gouffre s'était creusé entre mes amis et moi.

Je comptais beaucoup sur ces retrouvailles, et j'étais terriblement impatient de revoir Baptiste et Nico. Mais la vie avait poursuivi son chemin, et si nous nous étions quittés les meilleurs amis du monde, à la vie à la mort, nous nous retrouvions des presque-étrangers sans un souvenir en commun depuis un an et demi, qui avions quitté l'enfance pour l'adolescence en empruntant des chemins différents.

Sans doute étais-je revenu « au pays » comme un héros, persuadé que les copains d'avant n'avaient pas cessé de penser à moi, le grand aventurier parti vivre au bout du monde. Certainement avais-je espéré qu'ils allaient me bombarder de questions sur Mayotte, ma vie là-bas, les baleines, les insectes, les baobabs. Mais Baptiste et Nico avaient simplement continué leur vie pendant ce temps, et se moquaient tout autant de Mayotte qu'avant mon départ ! Ils n'étaient pas plus curieux de ce que j'avais vécu depuis que nous nous étions quittés que moi de leur propre existence durant cette année et demie à Béthune. Et très vite, nous n'avons plus su quoi nous dire.

J'avais perdu le fil de la vie métropolitaine. Je ne connaissais plus le nom des héros de séries télé à la mode, celui des groupes qui faisaient fureur... Je ne connaissais pas les codes qui avaient remplacé ceux du temps où je vivais à Béthune, la manière de s'habiller, de se coiffer ou même de se dire bonjour en s'effleurant les mains puis en se cognant les poings l'un contre l'autre. Je n'étais pas un collégien d'ici.